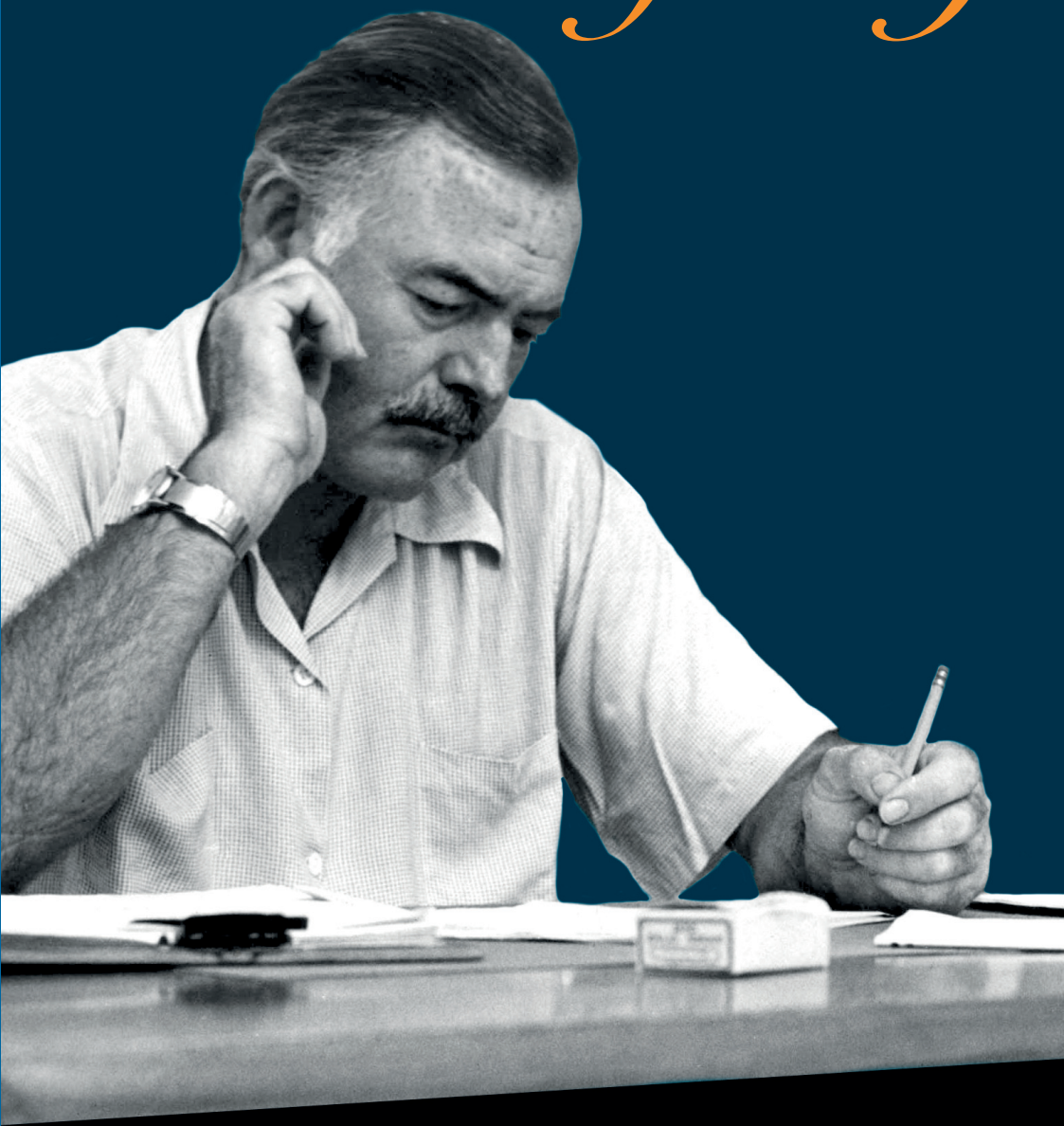


GÉRARD DE CORTANZE

Le Roman de Hemingway



éditions du

ROCHER / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DE HEMINGWAY

GÉRARD DE CORTANZE

Le Roman de Hemingway

« Le roman des lieux et destins magiques »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07100-8

ISBN epub : 978-2-268-00361-0

Prologue

Je n'ai jamais cherché à savoir pourquoi, mais la lecture des livres de Hemingway m'a toujours plongé dans une infinie tristesse, une profonde nostalgie. J'aurais aimé le rencontrer et suis intimement persuadé que nous aurions eu beaucoup de choses à nous dire, sur les enfants, les femmes, le travail de l'écriture, la trajectoire de l'existence, le métier de vivre. Et pourtant, je ne suis ni chasseur ni pêcheur, je déteste la guerre et les armes, ne suis guère sensible à la corrida. Mais il y a l'Espagne et l'Italie. Nous sommes très peu à aimer ces deux pays, ces deux langues, ces deux cultures d'un amour égal.

Et il y a l'enfance.

Comme Hemingway, je pense que la vie d'un écrivain, *en mettant les choses au mieux, est une vie solitaire*; que les groupements d'écrivains – qui n'existent plus guère, d'ailleurs – pallient la solitude, mais n'améliorent aucunement le style; que l'importance d'un écrivain grandit aux yeux du public lorsqu'il renonce à sa solitude – ce qui est encore plus le cas aujourd'hui qu'entre 1930 et 1960 –, mais que son œuvre en souffre. Un écrivain œuvre dans la solitude et, s'il est assez bon écrivain pour cela, il doit chaque jour « affronter l'éternité, ou son absence¹ ».

1. *Hemingway*, James R. Mellow, éditions du Rocher, 1995.

Comme Hemingway, je pense que tout écrivain devrait pouvoir écrire – a en lui – un livre qui serait comme l'épilogue de tout ce qu'il a composé. *Le Vieil Homme et la mer* devait servir de postface au grand livre sur la mer que Hemingway avait projeté d'écrire. Il devint un livre en soi, un roman pleinement autonome, un épilogue à tout ce qu'il avait, dit-il, « appris ou essayé d'apprendre pendant qu'il l'écrivait et essayait de vivre² ».

Le Roman de Hemingway n'est ni un essai ni une biographie. Il s'agit plutôt d'une promenade à l'intérieur d'une œuvre qui parfois se retourne sur les chemins empruntés par une vie qu'elle croisa, remodela, dont elle s'inspira, à laquelle elle puisa. J'aime cette idée, formulée par Hemingway dans sa nouvelle « Père et fils », d'une écriture qui aide celui qui s'y adonne à se débarrasser de bien des choses. Et j'aime sa volonté affichée de vouloir conserver son intégrité d'artiste.

Hemingway a raison de dire, avec une certaine fermeté d'ailleurs, à son père, qu'il est important pour lui d'écrire tranquillement, en essayant de le faire aussi bien qu'il le peut, en ne visant aucun marché et en évitant le piège qui consiste à vouloir gagner coûte que coûte de l'argent. Ce désir de gains à tout prix, de gloire médiatique, a détruit nombre d'écrivains américains.

Que dirait-il aujourd'hui, lui, cet Ernest Hemingway qui écrivait cela en 1938 ?

Hemingway n'a jamais considéré l'écriture comme un travail rapide ou facile. « Dieu m'est témoin que j'ai toujours sué sang et eau », avoua-t-il un jour à Mary, sa dernière femme. Retenons cette phrase, extraite des *Vertes Collines d'Afrique* : « Et qu'est-ce que vous voulez ? – Écrire aussi bien que je peux et apprendre tout en vivant³. »

2. *Ibid.*

3. *Les Vertes Collines d'Afrique*, Gallimard, 1937.

J'ai découvert Hemingway sur une plage bretonne – très exactement à Saint-Pierre-Quiberon – en lisant *le Vieil Homme et la mer*, puis en allant au cinéma voir le film qu'en avait tiré John Sturges avec, dans le rôle du vieux pêcheur cubain, Spencer Tracy qui ne ressemblait en rien à un vieux pêcheur cubain... Je l'ai redécouvert, bien des années plus tard, en programmant de façon aussi audacieuse qu'inconsciente, au ciné-club du lycée Paul-Lapie d'Asnières, un cycle Hemingway qui laissa de glace le public féminin. Quatre films étaient alors disponibles : *To Have and Have Not* de Howard Hawks, *The Killers* de Robert Siodmak, *Under my Skin* de Jean Negulesco et *The Snows of Kilimanjaro* de Henry King, avec Susan Hayward et Gregory Peck.

Par un étrange hasard, concept auquel je ne crois absolument pas, j'ai retrouvé mes notes. Celles qui m'ont servi à présenter ce cycle autour du grand écrivain américain. Et parmi elles deux citations.

Voici la première, extraite du livre que John Brown consacra à Hemingway et qui fut publié peu de temps avant sa mort :

Le test d'un livre, c'est la quantité de bonne copie qu'on peut en éliminer. Pendant que je l'écris, je me sens fier comme un lion. J'emploie les mots les plus vieux de la langue anglaise. Les gens croient que je suis un bougre d'ignorant qui ne connaît pas les mots à dix dollars. Je les connais, ces mots. Il y en a de meilleurs et de plus vieux. Pour qu'ils collent, il faut savoir les combiner. N'oubliez pas que ceux qui essayent de vous impressionner avec leur érudition ou leur instruction sont ceux qui n'en ont pas⁴.

4. *Hemingway*, John Brown, Gallimard, 1961.

Et voici la seconde, extraite de *Mort dans l'après-midi* :

Tous nos mots, mal employés, ont perdu leur tranchant⁵.

L'idée première de cette présentation de cinéma était de dire que, Hemingway étant un écrivain « littéraire », ces films réduisaient une œuvre *écrite* à un récit d'aventures, à une série d'événements qui devaient s'enchevêtrer pour mener à une fin. Je voulais faire comprendre à ce public de lycéens que derrière ces films se cachait une œuvre complexe, riche, une des plus importantes du xx^e siècle.

Gertrude Stein, qui ne brillait ni par son goût de l'effort ni par la nécessité d'exhiber une volonté sans écueil, se vantait d'écrire de manière très irrégulière, au rythme de l'inspiration, donc à tous moments du jour et de la nuit, de façon totalement désordonnée, enregistrant, un peu à la manière des rêves éveillés surréalistes, tout ce qui lui passait par la tête. En somme, la matière brute de l'existence. « *To try is to die* », répétait-elle à qui voulait l'entendre : « L'effort, c'est la mort. » Stein et Hemingway ne pouvaient s'entendre sur le fond, même si, durant un certain temps, l'alliance objective qui s'était opérée entre eux pouvait faire illusion. Hemingway était un travailleur acharné, un perfectionniste qui n'avait jamais supporté l'idée d'une écriture automatique qui charrierait tout et n'importe quoi.

Hemingway a toujours beaucoup lu, beaucoup travaillé, comme il a beaucoup vécu, beaucoup bu, beaucoup mangé, beaucoup aimé, affirmant haut et fort qu'un monde sans littérature, sans culture, serait un monde irrespirable. Au fond, son grand combat contre l'écriture, pour trouver le mot juste,

5. Gallimard, 1938.

exactement formulé, la phrase adéquate, c'était une lutte contre le temps. Tout passe et tout lasse, aimait-il à proférer, les nations, les individus qui les composent : *au temps* en emporte le vent... Alors ne resterait-il plus, au terme de toutes ces pérégrinations, de toutes ces phrases, de tous ces sentiments mêlés, que la seule beauté, transmise par les artistes.

J'ai la profonde conviction qu'Ernest Hemingway reste un auteur mal connu. On ne voulut voir en lui qu'un géant chasseur de fauves, un correspondant de guerre rebelle, un dur à cuire pêcheur de monstres marins, un amateur de corridas, un boxeur primitif, un viscéral insatiable, un monument de virilité, violent et alcoolique.

Cette panoplie réductrice ne le protégeait guère : sa légende faillit le dévorer. Il s'en plaignait souvent. Notre ambition est de rétablir un morceau de cette vérité derrière laquelle l'auteur du *Vieil Homme et la mer* courut toute sa vie. Hemingway fut un romancier puissant, un journaliste de tout premier plan, un extraordinaire nouvelliste, hanté par la phrase exacte, l'histoire vraie, la sincérité. À l'écoute de ses démons personnels, qu'on pourrait aussi appeler « intuition » ou « sens de la vie », il nous livre une réaction très personnelle à son temps. Mauriac disait de Hemingway qu'il parlait le langage de la « grande liberté ». Oui, mais de la solitude aussi. Et nous revenons à notre point initial : de cette solitude qui contraint chaque jour l'écrivain à faire front à l'éternité ou à l'absence d'éternité.